

" La ration quotidienne d'un cheval de 900 à 1000 livres, évaluée en foin normal, est habituellement comprise entre $2\frac{1}{2}$ et 3 pour 100 du poids vif, tandis que pour les pourceaux cette ration s'élève jusqu'à 4 pour 100.

" On arrive à des résultats analogues pour les moutons et pour les porcs.

" De sorte qu'il semble permis de dire que, la ration complète d'un animal adulte, comparée au poids de cet animal, est dans un rapport d'autant plus grand que ce poids est plus petit.

" Si au lieu de comparer entre eux des animaux adultes, nous comparons, dans chaque espèce, l'animal complètement développé à celui qui est en voie de croissance, nous trouvons que la ration de ce dernier doit être proportionnellement beaucoup plus élevée que celle du premier.

" Ainsi on a trouvé que, si pour le porc de 200 livres, la ration s'élève à 4 pour 100 du poids vif, elle montera jusqu'à $4\frac{1}{2}$ pour 100 pour le porc de même race du poids de 120 livres et atteindra jusqu'à 10 pour 100 du poids vif du jeune porc de la même race.

" Il y a encore à se demander si, à poids égal, la ration ne varie pas suivant la race des animaux; ou, en d'autres termes, si certaines races ne tirent pas meilleur parti que d'autres d'une ration alimentaire donnée.

" On estime qu'en général, pour les grandes races d'animaux, la ration d'entretien, c'est-à-dire celle qui correspond au cas où l'on exigerait d'un animal au repos ou travail ni produit, peut être évaluée à $1\frac{1}{2}$ ou $1\frac{2}{3}$ pour 100 du poids vivant.

" Celle des bœufs d'attelage peut être évaluée à $1\frac{1}{2}$ ou $1\frac{2}{3}$ pour 100 du poids vivant; celle des vaches laitières de moyenne taille, à 3 pour 100 du poids vivant; celle des très-grandes vaches, à $2\frac{2}{3}$ pour 100 du poids vivant; celle d'une bête en graisse peut s'élever à 4 ou 5 pour 100 du poids vivant.

" Lorsqu'il s'agit de rationner un animal (bête de travail, bête d'engrais, vache laitière, etc.), on élève progressivement la ration, et l'on s'arrête au moment où l'accroissement du produit n'est plus en rapport avec la progression de la ration elle-même. Dans l'engraissement la limite de la ration est habituellement celle de l'appétit plus ou moins étendu de l'animal."

Mais l'espèce, la race, l'âge et les produits des animaux influent pas seulement sur la proportionnalité de la ration. La nature, la quantité et la qualité des aliments ont aussi une influence très-marquée.

Nourrir abondamment, ce n'est pas donner des aliments avec profusion, avec excès, sans raison, sans connaissance, sans prévoyance. C'est fournir en quantité suffisante et rationnée des matériaux nourrissants et sains, capables de développer rationnellement les dimensions de tous les organes et de faire acquérir à chaque appareil en particulier, la force, la vitalité propre au genre de produits qu'on attend de tel ou tel animal, à raison de ses aptitudes et de sa destination.

Tout le monde reconnaît, dans la qualité des aliments, une immense influence sur la taille, sur la nature et sur les aptitudes plus ou moins précoces des différentes espèces d'animaux. Ainsi, on peut admettre que des aliments abondants en principes nutritifs, donnés pendant le jeune âge, amènent plus tôt l'état adulte et arrondit les formes, et que la nourriture médiocre produit l'effet contraire. Les aliments peu nourrissants, et dont il faut une grande quantité pour nourrir l'animal, développent les intestins et font grossir l'abdomen (le ventre), tout en laissant les membres grêles.

L'alimentation formée surtout de grains produit les tempéraments sanguins; tandis que la nourriture aqueuse, composée de racines, de grains moulus et fortement mélangée d'eau, contribuent au tempérament lymphatique.

Ce n'est donc pas sans raison que l'on a pu dire: *Tu pourras, tels bestiaux; dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu vaudras.*

Il ne faut jamais oublier que l'alimentation tant en qualité qu'en quantité doit être proportionnelle à la taille ou au poids de l'animal. C'est, par conséquent, une opération défectueuse que d'augmenter la taille d'une race sans songer à donner aux bestiaux une nourriture abondante, riche, en rapport avec leurs besoins nouveaux. L'amélioration de la culture, l'accroissement de la fertilité du sol, doivent précéder toute amélioration du bétail et toute augmentation de sa taille.

Les races les plus parfaites ne se sont produites que dans les cultures riches, et elles ne conservent toutes leurs qualités et leurs aptitudes que dans des circonstances analogues à celles où elles se sont formées. Ces races sont exigeantes sous le rapport de l'alimentation et elles ne réussissent certainement pas dans les cultures peu soignées.

Pour les terres de médiocre qualité ou mal cultivées, il ne peut y avoir de succès qu'avec des races rustiques et peu exigeantes qui puissent utiliser l'herbe rase et fine des marges pâturées et la masse des mauvaises herbes que le cultivateur arriéré laisse croître dans ses champs.

Souvent nous avons pu constater qu'en hiver la nourriture donnée aux animaux est insuffisante. Que ce soit par imprévoyance ou parce qu'on garde plus d'animaux qu'on ne peut en nourrir convenablement nous n'avons pas à examiner ici, nous nous contentons de reconnaître le fait.

Ce système a de très-fâcheuses conséquences: les bêtes ne trouvent pas dans l'alimentation qu'elles reçoivent la quantité de principes nutritifs nécessaires à l'entretien de leur corps et à la réparation des pertes qu'elles subissent forcément, prennent dans leur propre substance ce qui manque dans leur nourriture. Mais ils subissent une forte diminution de poids, laquelle est d'autant plus rapide que l'insuffisance de la ration est plus grande.

Les esprits observateurs ont depuis longtemps appris que l'animal qui a ainsi maigri par une nourriture insuffisante met beaucoup plus de temps à revenir à son état primitif qu'il ne lui en a fallu pour se détériorer; et que le supplément d'aliments qu'il faut lui donner pour réparer ses pertes, est bien supérieur à l'économie qu'on a fait en réduisant sa ration.

Tous les produits des animaux reviennent alors à un prix exorbitant dont on ne sa fait pas une idée exacte parce que généralement on ne calcule pas.

Supposons, par exemple, qu'une vache laitière en bon état recevant une ration de 32 livres de foin par jour, donne 7 pots de lait, et que réduite à la moitié de cette ration, c'est-à-dire à 16 livres, son produit diminue graduellement, elle ne donne plus que 5 pots au bout de soixante jours et qu'à ce moment le poids de son corps ait diminué de 100 livres.

Eh bien, en supposant le foin à 88 la cent bottes, l'économie de fourrage est de 66 bottes ou \$5.12. Mais contre cette économie on a une perte de 150 pots de lait pour les 60 jours, et de 100 livres de viande. Le lait estimé à 5 centimes le pot seulement aurait donné 87.50 et la viande à 6 centimes la livre aurait produit \$6.00. Ainsi pour économiser \$5.12 de fourrage, on aurait sacrifié pour \$13.50 de produit et nous ne faisons pas entrer en ligne de compte, la diminution du fumier tant sous le rapport de la quantité que sous